



## L'île des anamorphoses

version d'Élisabeth Bertheol

### Le petit oiseau

À l'époque, mon port d'attache était Toulon. Par une belle journée de printemps, alors que je flânais sur le port, mon attention fut attirée par un panneau proposant une traversée pour l'île des anamorphoses. Je décidai de m'embarquer avec l'intention d'écrire le livre dont je n'avais pu rédiger une seule ligne pendant l'hiver. Les conditions y seraient propices, pensai-je.

Comme chaque fois que je prenais le bateau, le tangage me donna la nausée. Je passai mon temps allongé sur le pont car mes jambes flageolaient dès que je tentais de me tenir debout.

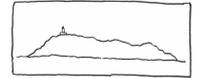
Après des heures de navigation, une agitation se fit sentir autour de moi. Les jumelles sortaient des sacs. Je compris que l'île était en vue. Retrouvant l'enthousiasme que j'avais ressenti en prenant mon billet, je me levai, désireux de profiter du spectacle. Mais dès que je levai les yeux, je frissonnai en voyant un vol de corbeaux passer au-dessus de nos têtes avant d'aller s'abattre sur l'île. Les projets que j'avais nourris, les pensées qui m'avaient soutenu pendant le voyage en mer, s'estompèrent, cédant la place à des idées noires. Qu'annonçaient ces oiseaux de malheur ? Je me demandai si je n'aurais pas dû réfléchir au lieu de m'embarquer sur un coup de tête.

Pourtant, en mettant le pied sur le sol, j'oubliai ces oiseaux de mauvais augure. En effet, l'île était égayée par toutes sortes d'oiseaux multicolores qui voletaient en tous sens et chantaient, provoquant des exclamations joyeuses chez les passagers. Je partis à la recherche d'un toit et trouvai une petite maison isolée pour la durée de mon séjour, résidence idéale pour me consacrer à mon livre.

« Dans l'île des anamorphoses, tous les jours, un petit oiseau aux couleurs chatoyantes venait chanter sous mes fenêtres. Il était beau. Son chant était gai et me mettait le sourire aux lèvres et le cœur en joie. De bon matin, je l'attendais. »

L'histoire commençait ainsi. Mais, maintenant, il est mort.

Quelqu'un a tué le petit oiseau. Un jour, en plein midi, je l'ai ramassé tout raide. Il avait le cou tordu. Comment peut-on étrangler un petit animal inoffensif et si joli ? J'ai tenté de le réchauffer dans mes mains, mais rien n'y fit. Je soufflai dans son bec, je lui parlai, le suppliai de reprendre vie.



Depuis, la nuit, des trilles pareils aux siens viennent enchanter mes rêves avant de se transformer en lamentations, en récriminations.

Le petit oiseau raconte comment il a battu des ailes, affolé, quand le tueur lui a serré les mains autour du cou. Il s'était pourtant laissé attraper en confiance, croyant avoir affaire à un ami. Ses tentatives désordonnées pour s'échapper et s'envoler étaient restées vaines. Il se plaint de ressentir depuis cette sensation d'étouffement qui l'avait suffoqué. Ses vertèbres brisées lui font souffrir le martyr.

Plus les jours passent, plus je crains de m'endormir. J'ai perdu l'appétit. Je maigris. Le petit oiseau me fait peur maintenant. Je tremble de le voir, plus encore que de l'entendre. Que me veut-il ? Il doit espérer que son assassin soit puni. Dois-je le venger ? Ou s'il avait pardonné, peut-être souhaite-t-il seulement être libéré et quitter le lieu de son agonie. Lui offrir une tombe couperait sans doute ce lien morbide qui le rattache à moi.

Comme je ne pouvais plus écrire une seule ligne depuis la mort du petit oiseau, je creusai un trou dans le jardin et l'inhumai en grandes pompes. La cérémonie terminée, soulagé, je repris ma plume et commençai à écrire l'histoire du meurtre du volatile, persuadé qu'il reposait en paix. Cependant, je n'avais pas écrit dix lignes que j'entendis chuchoter à mon oreille :

– Comment connais-tu si bien les circonstances de ma mort ?

Le porte-plume me tomba des mains. Je sentis mon cœur s'accélérer. L'oiselet était encore là et réveillait ma mauvaise conscience. Ma tentative de le faire disparaître avait échoué. Il me faudrait employer des moyens plus radicaux. Je devrais le brûler, pensais-je. Puisqu'il est mort, il ne sentira rien. La terre ayant été fraîchement retournée, je retrouvai facilement l'emplacement, creusai à nouveau, sortis le petit oiseau et jetai son corps inerte dans la cheminée. La confusion régnait dans mon esprit. Je ne pouvais plus penser, encore moins reprendre le fil de mon récit. Les plumes brûlèrent d'abord dans un grésillement sinistre et de petites étincelles de toutes les couleurs jaillirent. Puis le corps rôti peu à peu dans une odeur de poulet tournant sur une broche jusqu'à n'être plus qu'une carcasse carbonisée, avant de finir en tas de cendres. Je fixai le spectacle, fasciné par le feu. Cette fois, il ne reviendra plus, me dis-je en reprenant mes esprits. Je vais pouvoir recommencer à écrire. Mes nuits redeviendront paisibles.

Mais la nuit suivante, le petit oiseau déplumé vint me rendre visite avec des cris horribles, si insoutenables que nul n'aurait pu les entendre sans frémir. J'essayai de me



boucher les oreilles, lui hurlai de s'en aller. Je ne pouvais rien pour lui. Il ne m'écoula pas. Même après mon réveil, la sensation de sa présence prolongea ma terreur. J'étais glacé.

J'écrivais toujours son histoire, mais ce n'était plus l'histoire du petit oiseau chanteur. Le récit morbide qui sortait sous ma plume allait donner des insomnies à ses lecteurs. Aucun éditeur n'en voudrait, surtout les éditions jeunesse auxquelles je destinai mon manuscrit. Qui lirait et se délecterait d'un récit dans lequel on assassinait une petite créature innocente ? Et puis, cette histoire où un fantôme d'animal revient hanter un écrivain pourrait être retenue contre moi. Les psychiatres y verraient la preuve de ma folie ou d'une quelconque maladie mentale. Quant aux juges, ils y trouveraient à coup sûr des indices de ma culpabilité. Je restai en panne sèche devant ma feuille à peine noircie.

Il faudrait que je remanie mon texte de fond en comble, me dis-je. Mais cela m'est impossible. Le petit oiseau, depuis l'enfer où il a été projeté, veille à m'empêcher de trafiquer l'histoire : il m'interdit de mettre en scène un méchant qui serait puni pour sauver la morale de la fin. Il s'oppose aussi à la suppression du récit de son agonie, visant à annuler, à nier sa mort. Je n'ai pas droit au récit d'un oisillon inspirant de mignonnes histoires pour enfants sages à un gentil écrivain. Sitôt que je prends la plume, je tremble. Mes lignes deviennent illisibles, même pour moi.

J'en étais là lorsque je quittai l'île au début de l'automne, laissant mes notes sur place car j'avais décidé de revenir au printemps prochain.

Puis, je perdis la mémoire, de mon écrit, de mon piaf et jusqu'à l'existence de ce projet de livre et me consacrai à d'autres récits. L'hiver se passa dans le calme. Enfin, un matin du printemps suivant, revenu sur l'île des anamorphoses, je me surpris à la fenêtre en train d'observer les buissons du jardin, d'attendre le retour du petit oiseau. J'avais oublié qu'il n'était plus que cendres.

Je l'appelle mais il ne vient plus, sauf dans mes cauchemars. Il fait à nouveau des ravages dans mes rêves.

La nuit, il m'accuse. Je crie et me réveille en sueur, le cœur battant la chamade. Je ne veux plus dormir. Je tente par tous les moyens de résister au sommeil. Ce qu'il me dit est trop affreux :

– Rappelle-toi ce jour où tu m'as tordu le cou.



Ce n'est pas un jeu. L'écriture ne me laissera pas indemne. Le méchant, ce n'était pas « il », mais « je ».

Oui, c'est moi qui l'ai tué. En écrivant, je voulais alléger ma conscience mais sans payer de ma personne. Raconter cette histoire à la troisième personne, c'était mentir. Pourquoi chercher un autre coupable ? Je ne supportais plus le chant paisible de cet oiseau. Il était trop beau, trop léger. Il me gênait pour inventer des histoires horribles. Je retombais dans les mêmes ornières, toujours du beau, de la bonté, de la douceur, du bon sentiment. C'était mielleux et écœurant. En narrant ce crime à la troisième personne, je me disculpais, je cachais mon forfait.

J'en vins à parler tout seul à voix haute :

– Maintenant que je t'ai fait taire à jamais, ton chant me manque, ton chant pur et harmonieux. Mais quand tu hantes mes nuits, je perds la raison, je deviens fou furieux. J'avoue, pardonne-moi si tu peux, petit oiseau. Mais laisse-moi retrouver la paix.

Depuis mon aveu, j'écris à nouveau. Puisque j'assume cette histoire, le petit oiseau ne vient plus me torturer. Mes nuits sont apaisées et j'ai retrouvé le sommeil.

Le début de mon texte est maintenant plus véridique :

« Un corbeau venait croasser sous mes fenêtres. Cet oiseau maléfique me déconcentrait. Je ne parvenais plus à écrire. Je l'ai étranglé. »

J'aurais dû tenir compte du présage lors de ma première arrivée ici. C'est vrai, dans cette île, que je suis toujours incapable de situer sur une carte, où et les chants sont transmués en croassements et les oiseaux multicolores en corbeaux par un effet d'optique, j'ai tué le petit oiseau de l'histoire.

Quelques années plus tard, je repassai par Toulon. Sur le port, les panneaux des sociétés maritimes n'annonçaient plus de départs pour l'île des anamorphoses. À ma question, l'employé me regarda, l'air surpris et méfiant, ne sachant s'il avait affaire à un simple d'esprit ou à un fou.

– Je ne vends pas de billets pour une île qui n'existe pas et n'a jamais existé.

Je n'insistai pas. J'avais l'intention de revenir lui montrer les billets de mes deux traversées que j'avais précieusement conservés avec mes souvenirs de voyages. Il me fut impossible de remettre la main sur ces tickets que je suis certain de ne pas avoir jetés.